

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^{re} pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4^e oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N^{os}. 421 à 439.

LE MARI, LA FEMME ET L'ENFANT.

L'extrême bonheur donne le besoin d'écrire, l'extrême malheur aussi.

Je ne suis ni très-malheureux, ni parfaitement heureux, je ne sais que dire de ma vie, elle a ses bons et ses mauvais jours, il y a dans tout cela une sorte de mystère dans lequel je n'ose et ne puis pénétrer. J'écris cependant, et c'est ce qui prouve que cette ardeur de mettre la main à la plume prend à tous les momens et dans toute les situations chez de certains êtres et avec une certaine imagination.

J'ai un petit garçon qui est là près de ma table, et qui regarde les lettres se former et ces lignes se poser les unes sur les autres. Il suit mes yeux et mes doigts, et je remarque que toutes les figures qui se dessinent sur un papier que tout-à-l'heure il voyoit blanc, lui paroissent bien extraordinaires.

Cher enfant, tu écriras un jour, tu auras une maîtresse adorée, une épouse absente et tu voudras leur exprimer tous les sentimens divers que t'inspirera leur image ou leur souvenir.

Va, mon cher fils, va retrouver ta mère; tu m'embarrasses dans ce moment, et nous autres pères tendres, nous n'aimons pas à être embarrassés par nos enfans. Va près de ta maman qui joue de la harpe dans le salon. Prends ton petit violon et mêle tes sons à ceux de son bel instrument, qui m'a coûté bien cher!

Je sais que ta mère n'aime pas beaucoup tes accompagnemens. Mais il faut qu'elle s'y accoutume. Tu peux même, si tu le juges à propos, mettre les doigts sur ses cordes. Je veux lui faire le caractère. Pour moi, je vas m'enfermer dans mon cabinet et j'irai vous retrouver quand je n'aurai rien de mieux à faire.

Ce petit marmot me gênait cruellement. Le nez penché sur mon papier, il me demandait si j'écrivais pour avoir du *bonbon*, ou bien si je voulois lui faire des *dadas*. Toutes ces gentillesse bouleversent mes idées, adieu le plan de mon article, je sais à peine d'où j'en suis. Enfin j'ai renvoyé notre *Amour* : il est allé déranger ma femme.

Il y a des pères et mères que leurs enfans ne dérangent jamais. Ils font tenir ces petits êtres innocens dans un appartement éloigné avec des femmes de chambre et des laquais. On les fait venir de temps en temps devant *Monsieur* et *Madame* pour les gronder. On ne leur parle que de respects et de devoirs. Ils n'osent rire ni jouer en présence des tristes auteurs de leurs jours qui sont aussi les auteurs de leurs maux : pauvres enfans !

Le nôtre est toujours autour de nous, excepté dans quelques momens où son tapage nous impatiente et nous étourdit les oreilles. Nous ne sommes pas des anges, nous nous fâchons avec lui quelquefois, nous le mettons en prison, mais bientôt ses prières nous attendrissent et il accourt dans nos bras où il est mille fois chéri et caressé. Aussi est-il lui-même tendre et caressant. Il a mille gentilles manières qu'il tient de sa mère. Tandis que d'un autre côté il est ferme, entreprenant et jovial comme *Monsieur* son père.

J'ai presque toujours vécu en famille. Je m'en suis fait une dans toutes les villes où j'ai passé. Quand je voyois une jolie personne je m'arrangeois pour parvenir à lui parler et alors je l'appelois *ma sœur*. J'appelois sa mère *ma mère*, il n'y avoit que les pères qui ne fussent pas de si bonne composition ; je n'étois point à mon aise avec eux, et je les traitois de *Monsieur*, gros comme le bras.

Quoi qu'il en soit ces liaisons intimes et familières avec les femmes donnent l'habitude de parler souvent de soi. C'est une chose amusante pour celui qui parle, mais pas tant pour celui qui écoute.

Voici une idée philosophique qui me vient subitement et que je ne veux pas laisser perdre. J'ai toute ma vie aimé beaucoup les champs. Mon père a d'assez belles propriétés ; mais moi, je n'ai jamais eu un pouce de terre en propre. Il n'y a qu'au cimetière où j'ai une place marquée, qui est à moi, que j'ai achetée, car à Paris on achète tout. J'ai envie d'y faire construire une chaumière où j'irai m'établir avec ma femme et mon fils. Nous serons là en attendant.... Nous y serons tranquilles peut-être.

Hélas ! partout l'homme vient troubler l'homme. La curiosité vous poursuit jusque dans le séjour des tombeaux.

La curiosité est une chose insupportable ! elle est constamment la compagne du bavardage et de la nullité. Qui s'occupe tant d'autrui, trouve apparemment peu de ressources en lui-même.

D'où venez-vous ? Qu'avez-vous fait ? Que fait votre père ? Où êtes-vous né ? Quelle est votre fortune ? De quelle famille est votre femme ? Quel âge a-t-elle ? Est-elle musicienne ? Voilà de quelles sottes questions tout le monde vous assiege. Vos amis même vous importunent de leurs enquêtes. Quoi ! dit l'un , tu es marié , et depuis quand , je te prie ? Quoi ! dit l'autre , tu as un enfant , et qui en est le parrain ? Comment vis-tu à Paris ? As-tu tes chevaux chez toi ? As-tu une maison montée ? Peut-on t'aller voir ? As-tu toujours des secrets à nous cacher.

Non , Messieurs , je n'ai point de secrets , et à l'égard de ma maison , je la fais dans ce moment bâtir au milieu du cimetière.

— Quelle fantaisie !

— Fantaisie ou non , elle y sera bâtie. On critiquera sans doute ma conduite , et ne pouvant me détourner de mon dessein , on me donnera des conseils sur l'architecture....

Les hommes se mêlent tous de vos affaires. Si vous saviez ce qu'ils m'ont fait souffrir ; de quelles calomnies j'ai été l'objet ; et quelle a été la récompense de mes travaux !.... Que dis-je , j'ai été bien payé , payé d'ingratitude ! c'est la monnoye courante qui jamais ne se dénature ni ne s'altère....

Mais je commence à voir à peine assez pour écrire. Le soleil a disparu. Un épais brouillard s'abaisse sur la cime des arbres. Ces arbres sont les tilleuls du jardin d'un homme qui ne vient point jouir de cette verdure et qui n'a jamais cueilli une de ces fleurs. Il semble que tout ce qu'il fait planter n'est pas pour lui , mais pour moi.

Lorsque , le matin , j'ouvre mes croisées , une odeur délicieuse pénètre jusqu'à mon lit. Le maître dort encore ; il se repose du long spectacle de la veille qui a été suivi d'un jeu plus fatigant que les courses d'un chasseur.

Il y a quelquefois une dame qui descend dans ce jardin. Elle y apporte un livre , mais elle ne lit point. Il est un âge où les femmes ont un charme extrême à se livrer à leurs réflexions. Elles marchent la tête fixée vers la terre , sans rien voir , sans rien entendre , puis tout-à-coup elles lèvent les yeux au ciel et laissent échapper quelques soupirs du fond de leur ame. Si le facteur apporte une lettre , la femme-de-chambre la saisit et la remet promptement à Madame , le papier est ouvert précipitamment et relu dix fois en une minute. Quelquefois il est baisé tendrement , quelquefois il est mouillé de larmes....

Cependant ma femme boude et s'ennuye d'être obligée de regarder seule la lune. Le petit garçon s'est endormi sur ses genoux , la bonne l'a couché , il faut que j'aille reprendre tout-à-fait mon rôle de mari. Les femmes n'aiment pas du tout que nous écrivions quand ce n'est pas pour elles. Il y a des époux complaisans qui , pour faire plaisir à leurs exigeantes moitiés , leur adressent de tendres billets qu'ils leur font porter du salon dans le boudoir , ou de la bibliothèque à la salle à manger. J'avois un

peu de cette façon dans le commencement de mon ménage. Mais
il a quatre ans de cela ; et cette ardeur commence à se calmer....
Ma femme m'appelle.... Bon soir.

HYPOLITE.

LE PORTRAIT,

CANTATE,

A l'occasion du Portrait de Madame ***,
peint par M. Heim ;

*Mise en musique par Mademoiselle Adèle *** , paroles de M. J. P. B.*

Les heures du matin , de leurs ailes brillantes ,
Eveilloient les zéphirs et caressaient les fleurs ,
Lorsque la jeune Adèle , à leurs clartés naissantes ,
Seule , observait la toile où d'heureuses couleurs ,
Mélangeant avec art leurs nuances légères ,
Retraçaient à ses yeux la plus tendre des mères.

Du baiser virginal saluant ce portrait ,
Son regard attentif admire
La grâce , la bonté peintes dans chaque trait.
Adèle , en l'admirant , se plaît à lui sourire ;
Et , comme un vent léger qui dans les bois soupire ,
Ses timides accens s'échappent en secret :

Du Dieu du jour , rapide messagère ,
Aimable Aurore , en colorant les cieux ,
Tu ne peux rien présenter à mes yeux
De plus touchant que les traits de ma mère.

Qu'un jour , aussi pur
Que son âme est belle ,
Repose sur elle
Ses rayons d'azur !

Si vous daignez sourire à mon hommage ,
Dieux tout puissans faites , pour mon bonheur ,
Que ses vertus se trouvent dans mon cœur ,
Comme ses traits dans cette douce image.

Qu'un jour , aussi pur
Que son âme est belle ,
Repose sur elle
Ses rayons d'azur !

Mes compagnes, venez : cherchons dans la prairie
 Les trésors innocens que Flore y vient cacher.
 Venez ; et qu'au réveil d'une mère attendrie ,
 La guirlande des prés orne un tableau si cher.

Elle dit ; et , brillans comme l'aube vermeille ,
 L'hyacinthe et la rose ont rempli sa corbeille.
 L'image s'embellit de leurs vives couleurs ,
 Et semble d'un souris s'animer sous les fleurs.

Bientôt un chœur nombreux , par sa douce harmonie ,
 Vient animer les airs ;
 Et c'est au bruit de ces heureux concerts
 Que s'éveille soudain une mère chérie :

Qu'un jour , aussi pur
 Que son âme est belle ,
 Repose sur elle
 Ses rayons d'azur !

Vous qui , sur ses traces ,
 Etes retenus ,
 Comptez par ses grâces
 Toutes ses vertus.

Chacun , autour d'elle ,
 Connoît le plaisir ;
 Et pour la chérir ,
 A le cœur d'Adèle.

Qu'un jour , aussi pur
 Que son âme est belle ,
 Repose sur elle
 Ses rayons d'azur !

~~~~~  
 A L'UN DE MES AMIS.

Mon cher Vicomte ,

Depuis que tu es à la campagne , je ne sais plus que faire à la ville. Je ne sais avec qui causer et raisonner ; ou , si tu veux , avec qui déraisonner à mon aise. Je ne sais pas comment tu t'arranges , mais il me sembloit que je ne t'avois jamais connu ni terre , ni château , et cependant , tous les étés , tu trouves moyen d'aller à la chasse , d'avoir des chevaux , de vivre comme un prince : tu devrois bien me donner ton secret.

Ce secret , je crois , c'est de te faire des amis qui ont de jolies



femmes. Tu fais l'agréable auprès d'elles, tu leur adresses des vers charmans ; on t'invite alors, on t'attire, on ne peut plus se passer de toi ; il n'y a que les maris qui allongent la mine. Il faut avouer que quand tu es là, ils font un triste rôle ; tu t'installes dans leur maison, tu disposes de tout, tu fais véritablement l'*homme sans façon* ; et je te prévien que cela ne me conviendrait pas du tout.

Enfin, tu fais bien, puisqu'on te souffre. Les maris en passent toujours par où leurs femmes le veulent. Cela n'empêche pas que je ne songe sérieusement à me marier, car voilà comme nous sommes ; nous voyons les inconvéniens des choses, et nous nous y jetons à corps perdu.

Tu sais tout le mal que je te disois des femmes qui alloient s'asseoir à Coblenz. Je ne pouvois supporter l'idée d'être lié à une jeune personne qui auroit pris les habitudes de ces promenades turbulentes et dangereuses. Eh bien ! devine qui j'épouse?....

Mais c'est encore un mystère ; et si tu étois ici, je ne t'en aurois pas soufflé parole. Tu ne dois ma confiance qu'à ton éloignement. Il est donc des circonstances où l'on cache à ses meilleurs amis ce qu'on pense, et ce qu'on fait. Cela n'annonce rien de bon. Et si cela n'est pas bon, pourquoi donc le faire ?

Ce sont des raisonnemens qui ne me sortent pas de l'esprit, et pourtant je vas mon train : le contrat s'arrange, les bans vont se publier, le jour des noces est pris, on ne me laisse pas le temps de respirer. Les femmes sont quelquefois lentes à se déterminer au mariage ; mais quand elles s'y sont enfin décidées, elles n'ont plus de repos que l'affaire ne soit à son terme. Elles pressent, elles tourmentent, elles ont peur que le futur ne leur échappe. Leur cœur a mille desirs, leur tête se crée mille images qu'il leur tarde de voir se réaliser.

On m'apporte une dot superbe ; mais quelle toilette on fait, et quel train de maison l'on exige ! Jamais je n'aurai été si bien servi et si bien trompé.... par mes gens, j'entends ; car ma femme sera, dit-on, discrète et sage, sur tous les points essentiels. Pourvu que je lui passe les chiffons, les flatteurs, les spectacles, les courses du matin, les bals masqués dans la saison, et les migraines, on me répond du reste.

Enfin, n'y pensons plus, c'est une affaire arrangée. Il y en a bien d'autres qui se sont soumis à la loi que je vas subir, et qui n'en sont pas morts. Des gens sensés m'ont dit que ce mariage étoit raisonnable. J'ai dit moi-même à la belle que je l'aimois, elle m'a répondu qu'elle ne me haïssoit pas. Il y a bien des personnes qui ne se sont pas tant parlé avant la noce, et qui sont aujourd'hui enchantées d'être ensemble. Nos mœurs ont cela d'extraordinaire. On prêche aux femmes la réserve et la modestie. Avant que d'être mariées, il ne faut pas qu'elles regardent un homme en face, et c'est ce qui a fait naître les regards en coulisse.

Tout à coup un beau jour on leur amène un grand garçon, ou bien un magot, et on leur dit qu'il faut qu'elles l'épousent le soir même. Tout est préparé d'avance ; et en effet, voilà ces demois-



selles du matin, qui, vers midi, vont à l'autel, prennent aussitôt le nom de dames, et doivent avoir autant d'abandon qu'on exigeoit d'elles de retenue. C'est un parti arrêté, je verrai ce que c'est que cette cérémonie, et je t'en dirai des nouvelles.

Cher vicomte, je ne sais pas si tu es en fonds; mais si par hasard tu as quelques rouleaux qui ne sachent que faire, envoie-les moi par un domestique fidèle, et recommande-lui de ne pas jaser. Je sais qu'il arrive souvent que les jeunes gens de famille comme moi se marient sans avoir une obole. Mais je ne serois pas fâché qu'on l'ignorât en ce qui me regarde. Plus on va, moins on considère ceux qui n'ont pas ou qui n'ont que peu d'argent. Il faudra bientôt être millionnaire pour oser se montrer. Bref, il est à présent d'aussi bon goût d'être riche, qu'il l'étoit il y a quelques années d'être ruiné.

En attendant que je scelle les doux nœuds d'hyménée, je ne perds pas de vue la petite *Constance-Euphrasie-Thérèse*, cette folle qui a la double manie des prénoms et de la science. Elle suit dans ce moment, au Jardin du Roi, les cours de M. Laugier et de M. Chevreul. Elle est enchantée de se trouver seule sur une chaise, derrière le professeur, en face de quatre à cinq cents auditeurs dont une partie est fort jeune et fort éveillée.

On vient de placer dans une des galeries, la *Vénus* de M. Ch. Dupaty, et tout le monde y court comme à une merveille. Constance en est un peu jalouse. Une femme n'aime pas qu'on la quitte pour une statue.

À propos, on m'a assuré que tu filois là-bas le parfait amour avec une bergère titrée, marquise sentimentale, adorant les yeux tendres et semant ses discours de phrases délicieusement inintelligibles. Pour la fortifier dans ce style, si tu veux je lui enverrai quelques-uns des ouvrages qui viennent de paroître, j'y joindrai des opéra-comiques et même des vaudevilles à la rose, tout cela devra lui faire grand plaisir et à toi aussi. Ah! mon pauvre ami, il faut que tu sois malade. Toi? du sentiment? Tu t'amendes donc? Tu marches sur mes traces. Il y a un âge où l'on renonce aux légèretés, aux fantaisies, aux inconséquences. Tu as cinq ou six ans plus que moi, en vérité tu devrois venir à Paris épouser à ma place. Cela te conviendrait, tu dois partir le premier et me donner l'exemple. Viens, le traité ne sera pas long à conclure, entre gens de bon ton, les paroles sont bientôt données. Toute réflexion faite j'aime autant être l'ami de ta femme que de te voir celui de la mienne. Quitte donc les champs, renonce à tes projets pour venir suivre le résultat de ceux que j'avois formés, et compte sur toute ma reconnaissance.

ANTÉHOR.

OUVRAGES NOUVEAUX.

ADOLPHE, *Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu, et publiée par M. Benjamin de Constant.*



Un volume in-12, prix 3 fr. 50 c., et franc de port par la poste 4 fr., sur papier vélin 6 fr.

A Paris, chez M. Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n. 17, et à Strasbourg, même maison de commerce.



*Catherine Shirley ou la Veille de Saint-Valentin*, par Mistress Opie, traduit de l'Anglais par l'auteur de *15 jours à Londres*; 4 vol. in-12, prix : 9 fr. et 11 fr. 25 c. port franc.

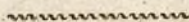
A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n. 30, chez Plancher, rue Serpente, et Delaunay, au Palais-Royal.



*L'Ami des Enfans*, par M. et M<sup>me</sup>. Azaïs; 6<sup>me</sup>. livraison, formant 2 vol. in-18, ornés de quatre jolies gravures; prix de chaque livraison 2 fr., et avec les gravures coloriées 2 fr. 50. c. Il faut ajouter 50 c. de plus pour les recevoir francs de port par la poste.

Il paroît chaque mois une livraison de l'Ami des Enfans. Le prix de la souscription, qui sera irrévocablement fermée le 1<sup>er</sup>. août prochain, est de 20 fr. pour tout l'ouvrage, qui se terminera à la fin de cette année.

A Paris, chez A Eymery, rue Mazarine, n. 30, et Delaunay, au Palais-Royal.



#### MODÈS.

On ne voit presque plus de chapeaux à bord plat : les passes droites et longues, en façon de glaneuse, et surtout les passes évasées, voilà la mode dominante. Rien de plus ordinaire qu'un paquet de roses, ou un bouquet à la jardinière, dans lequel se trouvent des roses et d'autres fleurs de la saison. Nous avons parlé des guirlandes de fleurs, formant diadème; il y en a, depuis quelques jours, en roses boîteuses : une moitié de chaque rose est verte, panachée de blanc; et l'autre moitié, de la couleur des roses de Provins. Au lieu de couper le bord des chapeaux de paille, par derrière, quelquefois on le retrouse; ceci a lieu principalement pour les chapeaux de paille jaune. Il nous reste à parler du bord des chapeaux; il est rare maintenant que ce bord reste sans garniture. Tantôt c'est une blonde, cousue sur le bord; tantôt un ruban, cousu par le milieu et plissé. Ce ruban est presque toujours, ou rayé, ou nué.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1575.

Le 91.<sup>eme</sup> Numéro du *Bon genre* vient de paroître au bureau du Journal des Dames.